
LA PRISE D'ALGER

RACONTÉE

PAR UN CAPTIF (1)

On venait de vendre toutes les bibliothèques du roi Louis-Philippe, et je rôdais, selon mon habitude, devant les étalages des bouquinistes, lorsque j'avisai un petit volume in-18, couvert en papier bleu et doré sur tranche. Il avait pour titre : *Meine Reisen und meine fünf jährigen Gefangenschaft in Algier, von Simon-Friedrich Pfeiffer*, c'est-à-dire : Mes Voyages et ma Captivité de cinq ans à Alger, par Simon-Frédéric Pfeiffer. La première page offrait l'estampille suivante : *Bibliothèque du Roi. Palais-Royal*. Il me sembla que ce livre devait être curieux, et je pris

(1) Cette notice est la reproduction d'un article de la *Revue contemporaine* du 31 décembre 1854, intitulé : *La prise d'Alger racontée par un captif*, d'après les documents tirés d'un petit livre allemand intitulé : *Mes voyages et ma captivité de cinq ans à Alger, par Simon-Frédéric Pfeiffer*.

Captif à Alger pendant cinq ans, de 1825 à 1830, il donne de visu des détails curieux sur tout ce qui se passe autour de lui, pendant le blocus, à l'approche de la flotte française, et pendant le siège. Grâce à ce récit plein d'intérêt, on a vue dans Alger, on connaît les émotions, les illusions, les espérances, les craintes, les préjugés de la population.

M. Michiels raconte comment il trouva, dans un étalage de bouquiniste, ce livre volé à la bibliothèque de Louis-Philippe, aux journées de février 1848. (*Note de la Rédaction.*)

soudain la grave résolution de l'acquérir. La case où il attendait l'acheteur portait une étiquette engageante : *quinze centimes*. Quinze centimes pour un ouvrage doré sur tranche, enlevé à la bibliothèque d'un roi ! Ce n'était pas cher. Je donnai trois sous au marchand, et ce témoignage palpable de la fragilité des fortunes humaines passa entre mes mains avec un droit de propriété absolu.

Rentré chez moi, je me mis à lire le volume. Grande fut alors ma surprise de voir que j'avais fait, sans m'en douter, une précieuse trouvaille. Effectivement, l'auteur du livre a été captif dans la ville d'Alger, de 1825 à 1830 ; il y serait encore, selon toute vraisemblance, si les Français ne lui avaient rendu sa patrie. Employé d'abord comme marmiton par le ministre de la justice, quoique étudiant en chirurgie, Pfeiffer était, au bout de deux ans, devenu médecin du grand personnage dont il lavait précédemment la vaisselle. Lorsque sa condition fut ainsi changée, rien ne se passa dans la ville sans qu'il en eût connaissance. Il apprit donc une foule de détails, il vit de ses propres yeux un grand nombre de faits, qui sont demeurés inconnus aux divers historiens de l'expédition d'Alger. Les narrateurs français ont observé ou décrit la lutte du point de vue extérieur ; Pfeiffer, habitant la régence, a observé et décrit la guerre de l'intérieur. Nos écrivains ignorent des circonstances très-graves, très-curieuses, qui ont exercé une influence considérable sur les péripéties intermédiaires et sur le dénouement du conflit. La version allemande est indispensable à quiconque veut bien connaître cet épisode glorieux de nos annales militaires. J'ajouterai que le récit du captif est plus intéressant, plus dramatique, plus net et plus coloré que ceux qui ont paru en France. L'auteur possède un avantage inappréciable : il résidait sur les lieux, il connaissait les divers idiômes algériens, il a été mêlé à toutes les catastrophes de la guerre, et elles l'ont rempli de joie ou d'inquiétude ; il a vu, en soignant les Barbaresques, des scènes tragiques, dont nul homme de nos climats n'a pu être témoin, et qui ne figurent, par suite, dans aucune histoire de notre conquête africaine.

On m'adressera sans doute une question que je me suis faite moi-même. Comment un livre si curieux, si important pour la France,

est-il demeuré inconnu aux Français, aux historiens de l'Algérie spécialement ? Plusieurs causes différentes ont contribué à ce résultat. D'abord, le livre fut publié en juillet 1832, dans la petite ville de Giessen, sur les confins de la Hesse électorale. Il parut modestement, seul et sans appui, sans cette escorte d'annonces, de réclames, d'affiches et de comptes-rendus, qui produisent les trois-quarts de tous les succès. Il ne franchit donc point le cercle étroit du monde que voyait l'auteur, et de l'université où il avait repris le cours de ses études. Je suppose que l'exemplaire du roi Louis-Philippe lui fut envoyé par le narrateur lui-même ; or, à cette époque, le prince avait trop d'affaires sur les bras pour lire les ouvrages qu'on lui adressait. Le volume entra donc dans la bibliothèque du Palais-Royal, comme dans une catacombe où le silence et l'oubli l'enveloppèrent incontinent. Personne, je crois, n'aurait troublé son repos sans les événements de 1848.

Pfeiffer n'avait que six ans, lorsqu'il eut le malheur de devenir orphelin. Des gens charitables pourvurent à son entretien et payèrent les frais de son éducation. A treize ans, il témoigna le désir de se vouer à l'exercice de la chirurgie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Il montra une ardeur peu commune dans ses études, et, aussitôt qu'il eut fait quelques progrès, il résolut d'aller chercher fortune au loin. Croyant trouver en Hollande des personnes de connaissance, il prit le chemin de cette humide région. Il n'avait pas plus de quinze ans, lorsqu'il atteignit la ville d'Amsterdam, où il fut, selon son espoir, très-bien accueilli par un habitant avec lequel il avait déjà été en rapport. Ce digne homme le recommanda vivement à l'amiral Kuvel. Intéressé par l'extrême jeunesse de Pfeiffer, celui-ci contenta son désir, et l'envoya, comme praticien en chirurgie, sur un vaisseau de ligne, dans le port du Texel.

C'était un navire-école toujours à l'ancre. Ces espèces de casernes maritimes reçoivent les différents novices, matelots, pilotes, cadets, officiers, chirurgiens et médecins, auxquels on veut donner l'habitude de la mer. Ils servent ensuite à former ou à compléter les équipages des bâtiments qui font voile.

Au mois de décembre 1824, arriva l'ordre de partir. Le gou-

vernement expédiait dans la Méditerranée la frégate la *Diane*, pour y protéger les navires marchands contre les attaques des Barbaresques. Le vaisseau prit la mer par un bon vent de nord-est, qui l'eut bientôt conduit dans la Manche, où une tempête furieuse l'assailit. Echappés à ce premier péril, les croiseurs arrivèrent sans autres accidents à Gibraltar, puis fendirent les eaux bleues de la Méditerranée. La frégate visita successivement Port-Mahon, les côtes de France, Naples, Malte, et jeta l'ancre à Smyrne. En approchant de cette ville fameuse, le jeune homme était dominé par une sourde tristesse, comme s'il eût pressenti le malheur qui l'attendait dans les environs. Ayant beaucoup de malades à bord, la *Diane* quitta le havre de Smyrne et se rendit au port d'Uwriah, excellente aiguade, très-recherchée des vaisseaux, qu'une distance de quelques lieues sépare de la première ville. On descendit les malades sur le rivage, et Pfeiffer y passait presque tout son temps à les soigner. Un soir du mois de juillet 1825, le malheur voulut qu'il sortît avec plusieurs de ses amis et un certain nombre de Grecs, pour aller se promener dans un petit bois. Ils marchaient à peine depuis quelque temps, lorsqu'ils se virent assaillis par une troupe de janissaires qui ne se firent pas faute de les rudoyer, leur enlevèrent tout ce qu'ils possédaient, et les mirent presque nus. Les malheureux se trouvaient sans armes. Un janissaire dirigea contre Pfeiffer un grand coup de taille ; comme il était assez loin du jeune homme, la pointe seulement de son sabre l'atteignit à la joue gauche, et lui fit une blessure longue d'un pouce. Le sang jaillit, mais les scélérats ne lui permirent point de soigner sa plaie : ils le poussèrent devant eux avec ses camarades, et prenant des chemins détournés, coururent vers Smyrne, où ils n'entrèrent qu'à minuit. D'autres captifs grecs y étaient déjà rassemblés. Tous furent conduits sur un navire algérien qui se trouvait dans le port. Il leva l'ancre et atteignit la haute mer, avant que le soleil eût dépassé l'horizon.

Le vaisseau corsaire était un brick de seize canons et portait cent quatre-vingts hommes. Il avait pour capitaine un renégat anglais, appelé Omar, qui semblait bien disposé envers les captifs et se montrait sensible à leur malheur. Outre sa langue mater-

nelle, il savait l'italien, le turc, l'arabe et un peu de hollandais. Il s'entretenait fréquemment avec notre chirurgien, d'une manière libre et familière, mais témoignait une vive répugnance pour les Grecs. Souvent il interrogeait Frédéric sur les affaires de l'Europe, sur l'industrie, les arts et les sciences auxquels nous devons notre force et notre richesse ; de son côté, il lui apprenait, concernant l'Algérie, une foule de détails qui lui furent très-utiles par la suite. Quoiqu'il ne dit rien de sa condition précédente ni de ses aventures, son langage et ses manières attestaient qu'il avait reçu de l'éducation. Par moment, il exhortait Pfeiffer à suivre son exemple, à se délivrer d'un pénible esclavage en reniant l'Évangile. Mais chaque fois que le commandant abordait cette matière, Frédéric gardait le silence ; Omar devenait triste, et quittait la chambre en soupirant. Quoique l'équipage fût composé d'hommes rudes et barbares, ils ne maltrai-taient point les prisonniers ; quelques taquineries des matelots leur rappelaient seules leur misérable situation. Pfeiffer attribue ces ménagements insolites à l'humanité de capitaine.

Le voyage eut lieu sans accident, et, le vingt-cinquième jour, la ville d'Alger apparut dans le lointain. Cette vue remplit de joie les corsaires et inspira des sentiments de tristesse à leurs prisonniers ; les Mahométans allaient revoir leur famille, les chrétiens allaient subir la dure épreuve de l'esclavage. Mais ceux-ci furent un moment distraits de leurs chagrins par le magnifique spectacle qui se déroulait devant eux. Nous n'essaierons pas de peindre, après tant d'autres écrivains, le panorama d'Alger. Nous empruntons seulement au récit de Pfeiffer les détails que nul autre n'avait fait connaître avant lui, et qui éclairent l'histoire de la conquête française. Le récit de ses infortunes est sans doute très-dramatique, mais il ne nous intéresse que d'une manière accessoire.

Comme l'auteur des *Folies amoureuses*, Pfeiffer fut d'abord employé dans les cuisines d'un grand seigneur ; c'était l'HASSENATCHI-EFENDI ou premier ministre, chargé en même temps des finances, de la justice et de la police. Le prisonnier remplissait depuis deux ans ces obscures fonctions, lorsqu'un jour il prit fantaisie à son maître d'aller visiter les esclaves qui travaillaient dans sa cuisine. Ce fut, pour le médecin, une occasion de faire connaître

à l'éfendi qu'il pouvait lui rendre des services d'un ordre plus relevé. Quelques semaines après, Son Excellence étant tombée malade, se confia aux soins du jeune Allemand, qui eut le bonheur de la guérir. Dès lors, la position du captif changea; le ministre, dans sa reconnaissance, le nomma son médecin ordinaire, lui donna un logis somptueux, de riches vêtements, et deux *Biskiris* (1) pour le servir; en un mot, notre ami Pfeiffer devient un personnage: le dey le consulte; il gouverne les plus illustres santés.

Cette nouvelle phase de son existence, cette captivité adoucie dura encore à peu près un an. Les perfides manœuvres, les propos calomnieux d'un certain Abdallah, vaurien de la pire espèce, et neveu du ministre, firent alors sentir à Pfeiffer le poids de ses chaînes. Condamné comme blasphémateur (il avait, dans un moment d'irritation, envoyé au diable Abdallah et le Koran), il venait de recevoir deux cent cinquante coups de bâton et gisait meurtri sur son lit de misère, quand certaines rumeurs, venues du dehors, lui rendirent l'espérance: il entrevit au loin la liberté.

Ici son histoire personnelle commence à éclairer l'histoire générale des démêlés du gouvernement algérien avec la France. Comme on va le voir, sa relation diffère des versions françaises sur beaucoup de points. Quand il rapporte les mêmes circonstances, il les montre sous un autre jour. Il nous donne, en un mot, l'interprétation algérienne, interprétation très-curieuse à connaître. Pourtant, il est manifeste que la passion n'a point seule produit les variantes qu'on observe dans la narration de Pfeiffer. Il a vu lui-même plusieurs péripéties importantes, et la description qu'il en trace ne concorde pas toujours avec les récits de nos écrivains. Or, il aimait la France, même avant d'avoir été délivré par ses armes; il loue sans restriction la belle conduite de nos soldats dans Alger. Il a écrit son livre au fond d'une petite ville d'Allemagne, loin de toute préoccupation po-

(1) Les Biscris sont, à proprement parler, une peuplade qui habite, sur les confins du désert, un sol presque stérile. L'indigence de la contrée force le plus grand nombre d'entre eux à chercher ailleurs des moyens d'existence. Ce sont les Savoyards et les Auvergnats de l'Algérie.

litique ; son témoignage mérite donc la confiance, et les historiens futurs de l'Algérie devront discuter ses assertions (1).

En 1827, la veille du *Ramasan-Beiram*, la plus grande fête de l'islamisme, les consuls européens se rendirent à la Casbah pour présenter leurs félicitations au dey, selon l'habitude. Le pacha les reçut tous affablement, hormis l'envoyé français, M. Deval. Celui-ci, ayant vécu longtemps à Constantinople, parlait très-bien le turc ; il pouvait donc causer avec le dey sans interprète. C'était un avantage, mais il eut des suites fâcheuses. L'année précédente, comme ils conversaient librement, une violente dispute s'était élevée entre eux ; le pacha, depuis lors, avait témoigné à M. Deval une extrême froideur, pour ne pas dire plus.

Or, voici quelle avait été la cause de leur altercation, d'après les bruits qui couraient dans la ville. Par suite d'anciens traités, les Français devaient payer tous les ans un tribut à l'Algérie, composé d'une somme d'argent, d'une frégate, d'une certaine quantité de poudre et d'un certain nombre de boulets. En récompense, les Mahométans leur accordaient une libre navigation dans la Méditerranée, ainsi que la pêche du corail, près de Bône. Les conventions furent exécutées jusqu'au temps de la République. Le gouvernement français, suivant les Algériens, fit alors prier le Pacha de ne point exiger la frégate et les munitions remises annuellement, vu qu'il en avait besoin lui-même pour les guerres qu'il soutenait, promettant d'ailleurs de l'indemniser plus tard. Le dey lui octroya généreusement cette faveur. Par la suite, des mésintelligence survinrent, et, à l'époque de l'expédition d'Égypte, le prince mahométan déclara la guerre aux Français. En 1806, il leur retira la pêche du corail, dont les An-

(1) Après son retour en Allemagne, Pfeiffer reprit l'étude de la chirurgie. Souvent il causait de ses voyages et de ses aventures avec son professeur, M. Schmitthener. Ses récits intéressaient vivement le digne homme, qui lui conseilla de les rédiger pour le public. En tête du livre, il a mis une préface, où il rend témoignage à l'esprit d'observation de son élève, à sa connaissance des langues orientales, à son noble et excellent caractère. C'est une garantie de plus, qui doit nous donner confiance dans l'exactitude de ses renseignements.

glais héritèrent, leur marine dominant alors dans la Méditerranée. De nouveaux accords eurent lieu postérieurement; la France devait payer ses anciennes dettes, recouvrer son droit de pêche, et voir son pavillon respecté des corsaires algériens. Mais les clauses n'en furent pas très-fidèlement observées par la première puissance. Elle intervint dans la lutte entre l'Espagne et le dey, pour protéger les navires de la Péninsule. Un jour, les Africains s'emparèrent d'un bâtiment sous pavillon espagnol, et le déclarèrent de bonne prise. Il avait à bord des munitions et des vivres d'origine française qu'il transportait en Espagne.

Le consul de France réclama ce vaisseau. Irrité de ce que ses compatriotes se mêlaient des débats entre l'Algérie et l'Espagne, le dey refusa de le livrer. A ce propos, il revendiqua impétueusement une somme de 2,500,000 francs, reste d'une créance plus considérable, qui datait du temps de la République, pour des fournitures de grains faites par l'entremise des maisons Bacri et Bosnak.

M. Deval répondit que son gouvernement ne niait pas la justice de la réclamation; mais que les juifs Bacri et Bosnak devant eux-mêmes des sommes importantes à des négociants français, le ministère avait, par prévoyance, fait remettre les 2,500.000 fr. à la caisse des dépôts et consignations.

Suis-je responsable des obligations que peuvent avoir contractées deux maisons juives? s'écria le dey.

Et il demanda, d'un autre chef, une nouvelle somme de 2,000,000.

La dispute s'échauffa sur ces matières, et le dey en garda un vif ressentiment. Une année se passa ainsi, pendant laquelle le despote séquestra les biens du juif Bacri, et l'emprisonna étroitement avec toute sa famille: la conquête d'Alger put seule le tirer du cachot.

Durant le mois d'avril 1827, notre consul s'étant donc présenté au palais, le souverain absolu de la Régence lui demanda s'il avait enfin reçu des instructions de son gouvernement sur les points qu'ils avaient traités ensemble, l'année précédente. M. Deval lui répondit que non, mais que, dans tous les cas, la France était disposée à envoyer une flotte et une armée

contre l'Algérie, pour inspirer au dey de meilleurs sentiments.

Cette réplique mit le prince hors de lui, et, dans sa colère, il frappa le consul au visage avec le chasse-mouche qu'il tenait à la main ; et, en même temps, il lui ordonna de quitter au plus vite le territoire de l'Algérie.

M. Deval sortit immédiatement du palais, se rendit dans sa maison de campagne, et y convoqua les représentants des autres puissances. Il chargea l'envoyé sarde des affaires du consulat français. Pour lui, ayant adressé au ministère une relation de ce qui venait d'avoir lieu, il attendit une réponse et le moment de s'embarquer. Le 11 juin, une goëlette mouilla dans la rade, le prit à bord avec six autres Français qui habitaient la ville, et s'éloigna aussitôt. Peu de temps après son départ, une escadre vint bloquer le port. Toute communication extérieure des habitants fut interceptée du côté de la mer. Beaucoup de produits européens ne tardèrent pas à leur manquer ; les gens, qui avaient jusqu'alors vécu de piraterie, se trouvaient sans moyens d'existence. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts. Elles atteignirent les oreilles du dey, que la vue de l'escadre ennemie offusquait d'ailleurs singulièrement. Il ordonna, en conséquence, de préparer la flotte algérienne et d'attaquer les vaisseaux français. Onze navires corsaires furent bientôt disposés, n'attendant que le signal du prince pour mettre à la voile. Plus de mille habitants s'y étaient accumulés, afin de servir comme volontaires. Parmi les bâtiments se trouvaient une frégate et une corvette ; les autres n'étaient que des bricks et des goëlettes.

Ce fut pendant la nuit de *Maïlud*, ou fête anniversaire de la naissance du Prophète, que les navires mahométans levèrent l'ancre, par un magnifique clair de lune. Dès l'aube, les curieux affluèrent sur les terrasses des maisons ; Pfeiffer monta au haut du palais, une lunette d'approche à la main. Tout le monde était dans l'attente et gardait le silence le plus profond. Soudain, au moment où le soleil se levait majestueusement sur les flots qu'il inondait de lumière, on entendit le premier coup de canon, et l'on vit les bâtiments s'élancer les uns vers les autres.

L'escadre française était composée de quatre navires : une dou-

ble frégate, une corvette, un brick et une goëlette. Le commandant montait la frégate. Lorsqu'il aperçut, aux premières clartés du jour, les onze navires algériens à quelque distance, il avait fait faire les signaux, arborer le pavillon français et tirer un coup de canon. Les Barbaresques voguaient sous pavillon britannique; mais ils répondirent tout de travers, et mirent eux-mêmes l'ennemi dans le secret de leur ruse. Les deux escadres louvoyèrent et manœuvrèrent alors pendant quelques heures, chacune d'elles s'efforçant de gagner le vent. Ce furent les Français qui prirent cet avantage. Ils s'alignèrent alors, et coururent en bon ordre sur les navires algériens éparpillés devant eux. Après avoir lâché leur double bordée, ils fondirent au milieu des pirates. Deux bricks musulmans quittèrent dès lors le lieu du combat et prirent le chemin de la haute mer. Les autres navires barbaresques entourèrent les Français; une lutte acharnée commença.

Quatre bâtiments algériens attaquèrent en même temps la frégate, deux autres canonnèrent la corvette; le brick eut à se défendre contre un nombre pareil d'ennemis; la corvette ne se trouva aux prises qu'avec un seul navire. Les Mahométans déployaient une véritable fureur; mais l'intrépidité française ne leur laissait aucun avantage. Le feu était si vif qu'une épaisse fumée enveloppait les deux escadres, et que, dans ce nuage plein de tonnerres, on voyait seulement palpiter comme des éclairs la flamme des canons. En de rares intervalles, lorsque les équipages faisaient une manœuvre et que le vent emportait la blanche vapeur, on découvrait les flottilles déjà criblées de boulets.

Parmi les bâtiments turcs, un seul montra une vaillance et une habileté supérieures. C'était une goëlette, commandée par le renégat britannique dont j'ai fait mention plus haut, et qui avait transporté Pfeiffer en Algérie. Omar eut l'adresse de couper le vent aux Français; après quoi il fondit sur leur goëlette, et, la maltraitant d'une façon terrible, abattit son grand mât, rompit son gouvernail en deux. Le hardi capitaine allait l'aborder, quand l'amiral français donna le signal du départ. La frégate prit à la remorque la goëlette en mauvais état; puis, les navires, se mettant l'un derrière l'autre, filèrent, vent de côté, dans la direction de la haute mer, et furent bientôt hors de vue.

Lorsque les Français eurent ainsi abandonné le lieu du combat, les vaisseaux musulmans regagnèrent le port d'Alger (1). Ils avaient beaucoup souffert, et leurs équipages avaient perdu beaucoup de monde. Trop nombreux et se gênant l'un l'autre, les Algériens n'avaient pu que mourir à leur poste ou recevoir les blessures. Cet échec transporta le Dey de fureur : il manda près de lui tous les capitaines, les accabla de reproches, les traita de lâches, et leur dit qu'il éprouvait la tentation de leur faire couper la tête.

Quoique les vaisseaux français ne pussent s'attribuer la victoire, puisqu'ils avaient dû abandonner le lieu du combat, leur habile tactique et leur courage avaient fait, sur la plupart des Barbaresques, une très-vive impression, et ils commençaient à moins dédaigner les chrétiens. Ayant jusque là impunément exercé leurs déprédations maritimes, ils ne savaient pas que la rivalité de la France et de l'Angleterre avait seule empêché l'anéantissement de leur capitale et de leur odieuse industrie. Ils s'imaginaient que les chrétiens les redoutaient. Lorsqu'ils furent persuadés du contraire, le Dey, pour ranimer l'opinion publique, fit répandre

(1) Nos historiens racontent différemment l'issue de la lutte : ils disent que notre escadre victorieuse refoula les vaisseaux africains jusque sous les batteries du port et les força d'y rentrer. Pfeiffer a cependant vu de ses propres yeux tout l'engagement. Laquelle des deux versions est la bonne ? Je crois que celle du chirurgien mérite la préférence, surtout à cause des détails qui suivent et qui la confirment.

A cette note de l'auteur de la notice, nous devons en ajouter une autre :

La version de Pfeiffer est contraire au bon sens. Que voulaient obtenir les bâtiments algériens en présentant le combat ? Ils voulaient gagner la haute mer de vive force pour exercer la piraterie. S'ils avaient été vainqueurs, pourquoi donc seraient-ils rentrés dans Alger ? et d'où vient, qu'à partir ce jour, ils se seraient résignés à subir le blocus ?

Du reste, le récit officiel, inscrit dans le *Tachrifat*, dit : Le Dey, transporté de fureur, manda près de lui les capitaines, les accabla de reproches, les traita de lâches, et leur dit qu'il éprouvait la tentation de leur faire couper la tête. » Ce n'est pas ainsi qu'on reçoit des victorieux. (*Note de la Rédaction.*)

la fausse nouvelle que les Français avaient été complètement battus, que les capitaines algériens les auraient détruits, s'ils n'avaient écouté leur générosité, mais que, leurs navires étant hors de service, ils ne pourraient atteindre leur patrie et périraient en chemin. Si grossier que fut le stratagème, il produisit l'effet voulu. Le peuple donna dans le piège. Nul vaisseau ennemi n'ayant paru devant le port durant quinze jours, cet incident fortifia l'illusion des gens crédules.

Mais voilà qu'un matin huit frégates et corvettes françaises bloquèrent de nouveau la rade. Il fallut bien alors reconnaître que la France n'était pas découragée, perdue et ruinée. L'imprudence d'un commandant de frégate ranima cependant le courage et l'espoir des indigènes. Il avait envoyé deux chaloupes chercher de l'eau douce à l'embouchure d'un petit fleuve qui se jette dans la mer à quelques lieues d'Alger. Comme elles approchaient de la côte, une violente rafale les poussa contre le rivage : les soldats furent obligés de descendre. Ils se trouvaient dans la position la plus périlleuse, car la frégate, pour ne pas échouer à son tour, prenait le large, et, quant à la rejoindre en faisant force de rame, la hauteur et la violence des flots ne permettaient pas d'y songer. Presque toutes les cartouches étaient trempées d'eau de mer ; les Français n'auraient donc su se défendre en cas d'attaque. Devant eux se dressaient la chaîne de l'Atlas, habitée par une population féroce. Quel parti prendre ! Les naufragés délibéraient, lorsqu'un pâtre, les ayant aperçus, alla répandre dans la montagne la nouvelle de leur désastre. Bientôt sortit des gorges de l'Atlas une bande nombreuse de Kabyles, qui s'élança vers les Français avec l'intention de les envelopper. Ce n'était pas bien difficile, car leur troupe se composait de trente hommes, dont un officier, deux lieutenants et deux sous-officiers.

Alfred MICHIEL.

A suivre.